

Deux romans d'apprentissage écologiques au féminin : lecture comparée de *La Petite Fadette* (1849) et *The Mill on the Floss* (1860)

Apolline Pernet, Princeton University [✉](#)

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 18, n° 1 : « À l'École du vivant : enseigner la littérature
avec les humanités environnementales », dir. Aude Jeannerod,
Morgane Leray et Olivier Sécardin, juillet 2024

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Apolline Pernet, « Deux romans d'apprentissage écologiques
au féminin : lecture comparée de *La Petite Fadette* (1849) et
The Mill on the Floss (1860) », *RELIEF – Revue électronique de
littérature française*, vol. 18, n° 1, 2024, p. 143-154.
doi.org/10.51777/relief19407

Deux romans d'apprentissage écologiques au féminin : lecture comparée de *La Petite Fadette* (1849) et *The Mill on the Floss* (1860)

APOLLINE PERNET, Princeton University

Résumé

Cet article propose une lecture comparée de *La Petite Fadette* de George Sand et *The Mill on the Floss* de George Eliot, envisagés comme romans d'apprentissage écologiques au féminin. Il s'agit, d'une part, de mettre en relation la représentation riche et dynamique d'un milieu naturel avec des portraits féminins en mouvement. Nous examinons, d'autre part, comment le processus d'apprentissage des deux héroïnes se traduit par des conflits décisifs entre instincts animaux et impératifs moraux. Plusieurs pistes sont ensuite données pour enseigner ces deux romans dès le secondaire, en couplant la question environnementale à des enjeux sociaux et à une réflexion sur le genre.

Que reste-t-il de nos lectures de romans d'apprentissage du XIX^e siècle ? Sans doute le souvenir de jeunes héros ambitieux, nourrissant de grandes espérances et des rêves d'ascension sociale, rendus aussi habiles que cyniques par la fréquentation de la faune parisienne. Ce sont Julien Sorel, Philip Pirrip ou Eugène de Rastignac. À l'image de l'exclamation célèbre poussée par ce dernier, s'adressant à Paris : « À nous deux maintenant¹ ! », ces héros se trouvent aux prises avec le monde objectivé devant eux ; ils doivent apprendre à s'affirmer dans des univers urbains, masculins, favorisant l'individualisme et la compétition².

En contrepoint de ces romans d'apprentissage canoniques, souvenons-nous de ces autres récits, dans lesquels les destinées humaines sont intimement liées à un milieu naturel. Il s'agit, dans *La Petite Fadette* de George Sand (1849), de la campagne berrichonne ; et des paysages vallonnés du Lincolnshire tendrement évoqués dans *The Mill on the Floss* (1860, traduit en français sous le titre *Le Moulin sur la Floss*) de George Eliot. Les deux autrices, fort engagées dans les débats qui agitent leur époque – l'actualité politique pour Sand, scientifique pour Eliot –, offrent dans leurs récits champêtres un recul salutaire sur leur siècle. Ainsi, Sand, impliquée dans l'effervescence révolutionnaire de 1848, se retire dans son domaine du Berry suite à la reprise du pouvoir par les conservateurs. Elle écrit *La Petite Fadette* comme un remède aux espoirs politiques déçus, déclarant dans la notice de l'œuvre :

-
1. Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, dans *La Comédie humaine*, t. III, éd. Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1976 [1835], p. 290.
 2. Alain Montandon écrit à ce propos : « En France, le "roman d'apprentissage" – apprentissage sentimental, sexuel, de la vie mondaine – est d'abord le récit de l'apprentissage de l'entrée dans le "monde", qu'il s'agisse du roman de formation du libertin, où l'initiateur occupe une place centrale comme dans *Les égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon fils, ou d'une initiation sociale comme Marivaux en donne l'exemple avec *La vie de Marianne* ou *Le paysan parvenu*. » (« Roman de formation », dans Christine Delory-Momberger (dir.), *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Toulouse, Érès, 2019, p. 150-153).

Dans les temps où le mal vient de ce que les hommes se méconnaissent et se détestent, la mission de l'artiste est de célébrer la douceur, la confiance, l'amitié, et de rappeler ainsi aux hommes endurcis ou découragés, que les mœurs purs [*sic*], les sentiments tendres et l'équité primitive, sont ou peuvent encore être de ce monde³.

Loin de proposer un refuge pastoral coupé du monde, le récit propose de mettre en perspective les questions fondamentales agitant les vies humaines, par-delà les vicissitudes de l'époque. L'idéal de solidarité révolutionnaire se mue en rapport harmonieux entre humains et nature, modèle s'étendant aux liens humains représentés dans le roman. Le combat politique de Sand est solidaire de son engagement pour une harmonie entre l'humain et la nature. Patrick Scheyder écrit ainsi : « Elle n'envisage aucune rupture entre le monde enchanté de la nature, qui s'exprime au travers de ses herborisations, de ses romans ou de ses contes, et ses aspirations sociales à plus de liberté, d'égalité et de fraternité. Elles en découlent, bien au contraire, car tout est lié entre nature et engagement républicain⁴ ».

De l'autre côté de la Manche, George Eliot – dont le nom de plume est un hommage à George Sand – publie son roman *The Mill on the Floss* en 1860, un an après la parution de *On the Origin of Species* de Charles Darwin. Amie de Herbert Spencer et conjointe du physiologiste G.H. Lewes, Eliot suit attentivement les avancées en sciences naturelles. Elle s'intéresse notamment à la théorie de l'évolution depuis 1851, l'intégrant de manière inédite à son art romanesque. Les pages les plus émouvantes de la romancière célèbrent les lieux que l'on aime comme faisant partie de soi, parce qu'on les a connus dans l'enfance :

We could never have loved the earth so well if we had had no childhood in it, – if it were not the earth where the same flowers come up again every spring that we used to gather with our tiny fingers as we sat lipping to ourselves on the grass [...]. What novelty is worth that sweet monotony where everything is known, and loved because it is known⁵?

Le lyrisme occasionnel d'Eliot émaille par petites touches une écriture aussi rigoureuse qu'ironique, tentant de saisir à la fois le monde naturel et la nature humaine en mouvement, dans les conflits qui se présentent à chaque étape de la vie sur terre.

Les héroïnes d'Eliot et de Sand, Maggie Tulliver et la Petite Fadette, se ressemblent à de nombreux égards : ce sont deux enfants brunes et intrépides, peu soucieuses de salir leurs robes en courant par prés et par bois. Toutes deux sont indissociables des paysages qu'elles connaissent par cœur. Ce sont aussi deux fillettes exceptionnellement vives d'esprit – à l'image de leurs créatrices dans leur enfance –, mais trop sauvages dans leurs manières pour gagner l'estime de leurs proches. L'une et l'autre se voient comparées à des sorcières et contraintes de brider leurs tendances spontanées, leur *naturel*, pour devenir des jeunes filles respectables. Les deux récits suivent les héroïnes de l'enfance à la fin de l'adolescence, présentant d'abord les fillettes au sein de leur environnement naturel, puis retraçant l'appren-

3. George Sand, *La Petite Fadette*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2021 [1849], p. 34. Désormais PF.

4. Patrick Scheyder dans George Sand, *Écrits sur la nature*, éd. P. Scheyder et G. Clément, Paris, Le Pommier, 2022, p. 8.

5. George Eliot, *The Mill on the Floss*, London, Penguin Classics, 2003 [1860], p. 94. Désormais MF.

tissage social amorcé à l'adolescence, inaugurant des conflits décisifs entre instincts animaux et impératifs moraux.

Bien que différents personnages ruraux soient décrits comme proches de la nature chez les deux George, les personnages féminins de Fadette et de Maggie se voient particulièrement associés à leur environnement. Que faire de ce rapprochement entre l'identité sexuée ou genrée et l'idée de nature⁶ ? Cette association femme/nature a pu présider à des lieux communs essentialisants, qu'il s'agisse de misogynie éhontée ou de militantisme louable. Les héroïnes de Sand et d'Eliot s'inscrivent en contrepoint tant de l'image d'une campagne peuplée de vierges timides (lieu commun du XIX^e siècle) que de celle d'une nature sauvage habitée par des sorcières puissantes (mythe écoféministe moderne⁷). Nous tenterons donc de montrer les échos, dans les récits des deux autrices, entre une vision riche de la nature et des portraits féminins vivants et nuancés. Dans le parcours des héroïnes, il faudra également s'interroger sur la relation entre ce qui est présenté comme des tendances naturelles et l'apprentissage des liens humains. L'intégration à la société humaine implique en effet que les jeunes femmes se plient à un processus de domestication – présenté comme souhaitable –, en révisant à la fois leur propre caractère et leur relation à leur environnement naturel.

Des vies humaines en milieu naturel

Nous savons qu'au début du XIX^e siècle, le Collège de France théorise la discontinuité entre nature et culture, créant une frontière académique entre l'étude de l'environnement et celle des sociétés humaines⁸. Les puissances coloniales que sont la France et l'Angleterre apprécient leur supériorité à l'aune de leur degré de « civilisation » (de *civitas*, la ville) ; les peuples appelés « primitifs » sont à l'inverse dénigrés pour leur proximité avec un supposé état de nature. La nature, au sens de monde physique, est vue comme un ensemble de ressources à comprendre, maîtriser et instrumentaliser – même lorsque cette nature héberge des écosystèmes ou des civilisations humaines.

À l'inverse, le sens originel de l'écologie (la science, *logos*, de l'habitat, *oikos*) fait de la nature un lieu de vie, une vaste maisonnée. Le terme a été forgé en 1866 par Ernst Haeckel, biologiste disciple de Darwin, pour désigner les interrelations entre les êtres vivants et leur

6. Sur l'association entre le féminin et l'idée de nature au XIX^e siècle, voir John Ruskin, *Sesame and Lilies*, New York, Wiley & Son, 1865 ; Carolyn Merchant, *The Death of Nature*, New York, Harper & Row, 1978 ; Susan Griffin, *Woman and Nature*, New York, Harper & Row, 1980.

7. Des militantes féministes de la seconde vague se sont réapproprié les attributs de la sorcière : indépendance, défiance face à l'ordre établi, connaissance pratique de la nature. L'écueil de ce revirement est de remplacer l'ancienne misogynie par de nouveaux stéréotypes, associant encore la femme à la nature dans un geste essentialisant. Sand et Eliot, tout en dépeignant des héroïnes très proches du monde naturel, se gardent remarquablement de ce danger.

8. La célèbre notion de « Grand Partage » rend compte de ce divorce entre les naturalistes et les humanistes (Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 2005). Ce partage est en amont permis par l'émergence d'un modèle mécanique de la nature à partir du XVI^e siècle, succédant à des représentations organiques (voir Merchant, *The Death of Nature*, *op. cit.*).

environnement⁹. Si l'invention du concept moderne d'écologie est postérieure à nos deux récits, la relation entre les humains et leur habitat y apparaît comme essentielle¹⁰.

Eliot inscrit ainsi les vies humaines qu'elle dépeint dans l'histoire naturelle. Le titre même de son roman évoque un site d'activité humaine dépendant d'une rivière, symbole de forces naturelles aussi bienfaisantes, pour qui sait en tirer parti, que potentiellement dangereuses. Dans une célèbre méditation qui ouvre le 4^e livre, Eliot situe les aventures de ses personnages au sein des vastes réseaux de la vie sur terre. Comparant les glorieuses destinées qui se sont développées sur les bords du Rhin aux existences étroites, obscures, des générations qui se sont succédé dans la vallée du Rhône ou de la Floss, elle semble d'abord exprimer un certain mépris pour ces vies minuscules. Sa démarche tend cependant à redresser cette observation initiale : rien n'est trop petit, trop insignifiant pour l'écrivain ; toute vie, si anodine qu'elle paraisse, mérite notre observation et notre sympathie.

We need not shrink from this comparison of small things with great; for does not science tell us that its highest striving is after the ascertainment of a unity which shall bind the smallest things with the greatest? In natural science, I have understood, there is nothing petty to the mind that has a large vision of relations, and to which every single object suggests a vast sum of conditions. It is surely the same with the observation of human life. (MF, p. 284)

Loin de participer au « Grand Partage » opéré dans la sensibilité occidentale entre nature et culture, Eliot fait apparaître des passerelles entre le monde naturel et la civilisation humaine. Les vies modestes sont amenées, écrit-elle, à tomber dans l'oubli comme « les générations de fourmis et de castors » (p. 283) ayant peuplé un lieu. La mission du romancier est alors d'éveiller la sympathie du lecteur à ces formes prosaïques de la vie, à percevoir le réseau qui unit la grandeur au minuscule, la multitude des êtres vivants aux destinées de ses personnages. Pourquoi limiter le roman à une perspective anthropocentrée, alors que les vies humaines participent de l'histoire naturelle ?

Sans aller jusqu'à établir un tel rapport de continuité entre les espèces, Sand insiste également sur l'importance du milieu et de la relation que les humains entretiennent à leur environnement. L'habitat peut être dangereux – les crues et les inondations, notamment, sont des menaces récurrentes dans les récits des deux autrices – , et il s'agit de le connaître intimement pour s'y trouver à l'aise. C'est ce à quoi excelle la Petite Fadette, qui aide le jeune Landry à traverser la rivière de nuit, sans s'effrayer des feux follets dansant autour d'eux. Quoique Fadette soit comparée au follet, pour sa vivacité imprévisible, Sand insiste sur le fait que sa maîtrise de son environnement n'est pas le signe d'une union mystique, voire diabolique, de la fillette avec les forces naturelles en présence, ainsi que le jugent hâtivement certains villageois, la craignant comme une sorcière. Il s'agit au contraire d'apprendre avec humilité, par une patiente fréquentation du lieu : « Elle n'était pas sorcière pour cela, elle avait raison de s'en défendre ; mais elle avait l'esprit qui observe, qui fait des comparaisons, des

9. Ernst Haeckel, *Generelle Morphologie der Organismen*, Berlin, G. Reimer, 1866.

10. Patrick Matagne (*La naissance de l'écologie*, Paris, Ellipses, 2009) retrace le chemin parcouru entre le néo-logisme de Haeckel et l'émergence de notre concept moderne d'écologie.

remarques, des essais, et cela c'est un don de nature, on ne peut pas le nier » (*PF*, p. 164). Le jeune paysan Landry appréhende son milieu naturel par le prisme de l'agriculture ; il maîtrise les techniques du travail de la terre et de l'élevage. C'est cependant sa rencontre avec Fadette qui lui permettra de véritablement connaître son environnement, depuis les propriétés des plantes sauvages jusqu'aux sentiers dérobés dans la forêt. Fadette est en ce sens une initiatrice écologique, transmettant à ses proches l'art d'habiter leur milieu, grâce à une pleine attention à ce qui les environne.

Enfance et animalité

L'enfance est l'époque privilégiée de la proximité des personnages de Sand et d'Eliot avec la nature, avant l'acquisition de comportements spécifiquement humains et l'entrée en jeu de nouvelles valeurs. Chez Eliot, le processus d'apprentissage, à l'échelle individuelle, rappelle l'évolution des espèces. Maggie et son frère Tom sont ainsi comparés à une variété étourdissante d'animaux, du minuscule (ainsi, une araignée dont Maggie se demande comment elle perçoit le monde) aux poneys familiers, aux lions exotiques, sans oublier nos cousins les grands singes. Les enfants parcourent toute la chaîne du vivant au cours de leurs expériences ; leur potentiel reste ouvert, indéterminé, avant qu'ils ne grandissent et ne se spécialisent en tant qu'humains. Les comparaisons animales deviennent moins fréquentes, et plus nuancées, à mesure que les personnages apprennent à passer leurs instincts au crible d'émotions plus complexes nées de leurs interactions sociales. Ainsi, lorsque Maggie et sa cousine Lucy apparaissent côte à côte pour la première fois dans le roman, leur dissemblance physique est exprimée par une comparaison entre deux animaux domestiques : « Maggie always looked twice as dark as usual when she was by the side of Lucy [...] it was like the contrast between a rough, dark, overgrown puppy and a white kitten » (*MF*, p. 66).

Ces comparaisons montrent cependant leurs limites lorsque Maggie commence à ressentir un mélange complexe d'émotions en une occasion où Tom, décidé à ignorer sa sœur, ne joue qu'avec Lucy. Alors que Maggie pensait n'avoir qu'une disposition caressante et quelque peu condescendante face à sa cousine, elle est entraînée par la combinaison de son affection pour Tom, de son propre besoin d'être aimée, et d'une jalousie envers Lucy, à pousser cette dernière dans un étang. Lorsque la capacité de faire du mal se manifeste pour la première fois en elle, une autre comparaison animale est utilisée à valeur de contraste, pour souligner que Maggie a dépassé les réactions élémentaires, assimilées à un animal donné. « Maggie would have thought a little while ago that she could never be cross with pretty little Lucy, any more than she could be cruel to a little white mouse » (p. 106). La fillette se découvre capable de faire du mal à une innocente, capacité d'autant plus perturbante qu'elle découle indirectement de son propre besoin d'amour. Tout en plaçant les comportements humains dans la continuité de ceux des animaux, Eliot ne renonce pas pour autant à l'idée d'une hiérarchie, ou du moins d'un rapport de complexification, entre les deux. Le processus d'apprentissage humain suppose de passer par, puis de dépasser, un certain nombre de stades de l'évolution des espèces. La spécificité humaine tient pour Eliot, nous le verrons, à une capacité à se soustraire aux déterminismes naturels pour prendre en compte des critères moraux,

incluant notamment la conscience de ce que les engagements actuels doivent aux liens formés dans le passé.

Pour Fadette comme pour Maggie, les traits animaux de l'enfance vont de pair avec une identité de genre encore indéfinie. Maggie manque aux normes de la féminité si facilement assimilées par la douce Lucy : ses cheveux noirs, son allure mal fagotée, son air sauvage et son intelligence précoce, inquiètent ses parents. De son côté, Fadette met des années à se forger une identité de jeune fille. Enfant, elle est surnommée le « grelet », c'est-à-dire le grillon en patois berrichon, en référence à sa peau sombre, à ses pattes maigres et à son goût pour le jeu et les moqueries. Son genre oscille longtemps entre le masculin, le féminin et la neutralité de l'insecte – comme si son manque de féminité la privait du même coup de son appartenance au genre humain. Ainsi, au bal de la Saint-Andoche, Fadette est la plus agile des danseuses, mais elle ne parvient pas à plaire, fagotée qu'elle est des vêtements de sa grand-mère. Le narrateur observe : « Si elle eut été pimpante et gentille, elle eut fait plaisir à voir [...] mais le pauvre grelet était si mal habillé, qu'il en paraissait dix fois plus laid que de coutume » (PF, p. 113, je souligne).

En apprenant à prendre soin d'elle, selon les conseils de Landry, Fadette suit un processus évolutif accéléré, ne remontant pas l'échelle des espèces darwinienne, mais une échelle toute symbolique de pureté et de beauté. De noir grelet, elle devient bientôt « poule huppée » et « agasse¹¹ » (p. 117) ; comparaisons certes peu flatteuses en elles-mêmes, mais qui ont le mérite d'annoncer une promesse de féminité. Elle accède au grade de « mouche à miel » en s'achetant de nouveaux vêtements. Nous pouvons apprécier le contraste entre l'oisif grelet des champs et l'abeille produisant un doux nectar, espèce appréciée pour son travail et sa contribution au confort des humains. Fadette réformée a enfin le droit à des comparaisons florales, « blanche épine du printemps », « petite rose des buissons » (p. 150), passant d'un registre animal à une comparaison végétale somme toute plus convenable pour une jeune fille. Les fleurs pâles tranchent avec la noirceur du grelet qu'elle était il y a peu. Elles connotent naïveté et innocence ; images qui questionnent, si l'on apprécie à quel point la métamorphose du grelet en blanche fleur est le résultat d'un processus volontaire, d'une évolution maîtrisée.

De la sorcière à la fée du logis ? Féminité et domestication

L'apprentissage de la société humaine implique, pour Fadette et Maggie, de revoir leur rapport à la nature au temps de l'adolescence. Si les années d'enfance des fillettes se ressemblent, marquées qu'elles sont par une certaine marginalisation, leur destins opposés tiennent à leur différent degré d'habileté sociale. Tandis que Fadette réussit à canaliser son apparente sauvagerie et à présenter sa connaissance de son milieu naturel sous un jour flatteur, Maggie est déchirée entre les instincts qui l'animent et ses engagements familiaux ; elle ne peut résoudre les conflits se présentant à elle que sur le mode du renoncement.

11. « Pie » en patois berrichon.

Considérons l'itinéraire de Fadette à la fleur de l'âge. Au prix de quelques efforts vestimentaires, d'une démonstration de bonnes manières et de générosité, l'enfant sauvage devient la coqueluche de son entourage. Elle passe, pourrait-on dire, d'une écologie marginale à une écologie institutionnelle, tout en conquérant son badge de féminité. De sorcière, pourrait-on ajouter, elle devient fée du foyer. Lors de sa première rencontre avec Landry, elle choque ce dernier car elle « jure ni plus ni moins qu'un garçon, et des mieux appris » (PF, p. 104). Elle chante ensuite à l'intention du feu follet, ce qui effraie le jeune paysan : « Il avait entendu sa chanson, et voyait bien qu'elle faisait une conjuration au feu follet, lequel dansait et se tortillait comme un fou devant elle et comme s'il eût été aise de la voir » (p. 104). Fadette, polie par l'amour, sait cependant policer son langage débridé et quelque peu effrayant. Son apparente aptitude à l'ensorcellement se révèle être une finesse naturelle, qu'elle peut choisir d'utiliser à des fins sociales.

Ainsi, dans l'intérêt de celui qu'elle aime, elle intervient auprès de la belle Madelon, de Sylvinet, le jumeau de Landry, ainsi que de son futur beau-père. Elle déploie une parole persuasive dont elle a le secret, de même qu'elle a le don de connaître les plantes et de guérir corps et esprits. On constate un glissement de sens du mot « sorcière » à mesure que Fadette amende ses manières. Lorsqu'elle devine que la Madelon plaît à Landry, elle lui confie : « je suis assez sorcière pour t'avoir deviné » (p. 136). Évoquée ainsi, la sorcellerie n'est pas la connaissance pratique et occulte de la nature qu'a une femme marginalisée, mais une qualité éminemment sociale, proche du légendaire sixième sens féminin ou de la notion de soin attentif (*care*) que l'on retrouve dans les professions majoritairement exercées par des femmes.

Attiré par Fadette, Landry la soupçonne au début d'être une ensorceleuse : « Il faut bien qu'elle soit charmeuse comme on le dit, bien qu'elle s'en défende, pensait-il, car pour sûr elle m'a ensorcelé hier soir, et jamais, dans toute ma vie, je n'ai senti [...] un élan d'amitié pareil à celui que, pendant deux ou trois minutes, cette diablesse m'a causé. » (PF, p. 142). Nulle magie noire cependant n'est responsable de cet amour naissant. Fadette montrera des capacités de sacrifice (en œuvrant pour la réussite de sa rivale Madelon auprès de Landry) et de dévouement (en soignant Sylvinet), en accord avec des représentations conservatrices de la féminité. Ces prétendus tours de sorcellerie sont à rapprocher du rôle sacrificiel endossé par Marie, dans *La Mare au diable*. En effet, ce que son amoureux Germain perçoit comme de la magie n'est autre qu'une connaissance intime de la vie des bois, d'une part, et qu'une facilité à mettre ses propres besoins entre parenthèses pour mieux servir ses proches, d'autre part. Marie sert à manger et à boire à Germain au milieu de la forêt, car elle n'a pas touché à ses propres portions. Germain la complimente d'abord en ces termes : « Tu ferais une parfaite cantinière », avant de s'exclamer plus loin : « Tu es donc sorcière, décidément ¹² ! »

L'itinéraire écologique de Fadette préside à l'aurore d'une utopie pastorale, humaniste et socialiste, où l'héroïne répand généreusement ses bienfaits parmi ses proches et les incite à devenir meilleurs. Si l'on peut garder des réserves sur un assagissement aussi radical,

12. George Sand, *La Mare au diable*, Paris, Flammarion, coll. « Libro », 2020 [1846], p. 60-61.

ou à tout le moins noter que Sand n'a pas choisi de tracer ce chemin pour sa propre vie, il reste que la domestication du grelet est présentée comme une évolution souhaitable. Le rapport privilégié de Fadette au monde naturel semble prendre sens lorsqu'il est partagé, lorsqu'il est augmenté par une écologie des liens. L'habitat, pour Sand, est également une communauté humaine solidaire et vertueuse : Fadette initie Landry à la connaissance de la nature et apprend en retour à faire éclore ses propres facultés sociales.

Les forces naturelles et le choix de Maggie

Tout autre est l'itinéraire de Maggie Tulliver. Loin de s'assagir sous la forme d'une fleur printanière, elle est en proie à un véritable conflit écologique au temps de l'adolescence. Les balades dans les forêts de sapins, les sorties sur la rivière, deviennent autant de menaces pour les engagements familiaux et sociaux auxquels la jeune fille doit se tenir. Ces engagements peuvent être résumés comme suit. D'une part, la famille de Maggie s'est retrouvée ruinée à la suite d'un conflit avec l'avocat Wakem ; le père Tulliver en est mort d'amertume. Alors que Tom, le frère de Maggie, travaille d'arrache-pied pour restaurer la fortune de sa famille, Maggie noue des fiançailles secrètes avec le fils bossu de Wakem, Philip. D'autre part, Lucy, la cousine de Maggie, fréquente le jeune Stephen Guest dans une atmosphère de fiançailles informelles. Maggie et Stephen ressentent l'un pour l'autre une attirance physique dévorante ; mais céder à ce désir impliquerait de trahir Philip et Lucy, ainsi que de déshonorer sa famille. Lorsque Maggie se promène dans l'ancienne carrière des Red Deeps, elle subit son attirance pour les hauts sapins, comme elle subira par la suite l'expérience du désir illégitime :

With her dark colouring and jet crown surrounding her tall figure, she seems to have a sort of kinship with the grand Scotch firs, at which she is looking up as if she loved them well. Yet one has a sense of uneasiness in looking at her – a sense of opposing elements, of which a fierce collision is imminent: surely there was a hushed expression such as one often sees in older faces under borderless caps, out of keeping with the resistant youth, which one expects to flash out in a sudden, passionate glance that will dissipate all the quietude, like a damped fire leaping out again when all seemed safe. (MF, p. 310-311)

Après la mort de son père, Maggie avait traversé une période de mortification, tentant de renoncer au monde, de faire disparaître la vie en elle, aiguillonnée par la lecture du théologien médiéval Thomas à Kempis. En ce sens, le lieu des Red Deeps reflète sa situation au sortir de ces années de pénitence : c'est un site naturel épuisé par l'activité humaine, dans lequel il ne reste *a priori* aucun matériau précieux... Pourtant, la vie s'y développe à nouveau, la végétation envahit le désert de pierres, sous le regard des hauts sapins. L'affinité de Maggie avec les Red Deeps constitue en ce sens une promesse de renaissance. Cependant, sa relation à la nature est présentée sous un jour menaçant, en ce qu'elle la livre à ses aspirations personnelles, au détriment de ses engagements familiaux. La jeune fille est également comparée à

une rivière n'apparaissant sur aucune carte, se révélant lorsqu'elle suit son cours¹³ ; et ses yeux, dit-on, contiennent du feu¹⁴. Bois, eau et feu : ses affinités avec trois éléments opposés présagent de catastrophes naturelles, plutôt que d'une écologie harmonieuse. Le père Tulliver avait déjà annoncé un bouleversement cosmique à venir, lorsque sa femme lui avait donné un fils simple d'esprit et une fille trop intelligente, signe d'un monde sens dessus dessous¹⁵. Ce qui est naturel pour Maggie – apprendre le latin comme un garçon dans l'enfance, puis, à l'adolescence, avoir pitié de son ami bossu et désirer un grand jeune homme à la voix de baryton – est d'emblée perçue comme un danger pour sa famille.

Considérons deux des instincts naturels qui animent Maggie : la pitié et l'attirance sexuelle. En plus de s'opposer l'un à l'autre, ils mettent en péril ses engagements familiaux. Pour Philip, qui est bossu, Maggie ressent de la pitié, ce « sentiment naturel » qui, selon Rousseau, est primordial pour assurer la survie de l'espèce dans l'état de nature :

Il est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir ; c'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de lois, de mœurs et de vertu¹⁶.

Ce sentiment, que Maggie ressent déjà avec force dans son enfance et dont son frère Tom semble incapable, concourt à la rapprocher de Philip. Déjà, sur les bancs de l'école de M. Stelling, Maggie est prise de compassion pour Philip, un instinct redoublé par son propre besoin d'amour : « Maggie moreover had rather a tenderness for deformed things ; she preferred the wry-necked lambs, because it seemed to her that the lambs which were quite strong and well wouldn't mind so much about being petted. » (*MF*, p. 186). Cependant, l'instinct de pitié et le besoin de recevoir de l'amour entrent en conflit avec des liens encore plus primitifs, ceux rattachant Maggie à sa famille nucléaire et à la mémoire de feu son père.

L'équation se complique avec l'arrivée de Stephen et l'expérience fulgurante du désir physique.

Each was oppressively conscious of the other's presence, even to the finger-ends. [...] Maggie only felt that life was revealing something quite new to her, and she was absorbed in the direct, immediate experience, without any energy left for taking account of it, and reasoning about it. (p. 420)

13. « Maggie's destiny, then, is at present hidden, and we must wait for it to reveal itself like the course of an unmapped river: we only know that the river is full and rapid, and that for all rivers there is the same final home. » (*MF*, p. 418).

14. Les yeux noirs de Maggie brillent comme du feu, ce qui dénote la grande intelligence du personnage, mais également le potentiel passionné qui mènera à sa destruction. Dès l'enfance, elle est fascinée par la « force incontrôlable » de la meule entraînée par la force de la rivière, comme elle sera hypnotisée par le courant qui l'emportera sur la Floss avec Stephen.

15. « a pleasant sort o' soft woman may go on breeding you stupid lads and 'cute wenches, till it's like as if the world has turned topsy-turvy » (*MF*, p. 22).

16. Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Flammarion, 2008 [1755], p. 98.

Le grand jeune homme écrase son rival au jeu de la sélection naturelle, qui se déroule dans le salon de Lucy, autour d'un piano. La voix de ténor plaintive de Philip ne fait pas le poids face à l'énergie insolente du baryton Stephen¹⁷. Le désir de Maggie est à nouveau exprimé dans une comparaison à un élément naturel : elle se retrouve « emportée par une vague trop forte pour elle » (p. 435).

Stephen se fait le porte-parole d'un darwinisme cru et quelque peu égoïste. Horrifié par les fiançailles secrètes de Maggie avec Philip, il qualifie ce lien de « contre-nature », d'horrible. Au contraire, l'instinct sexuel – qu'il désigne sous le nom générique de « nature » – justifie selon lui de dissoudre les autres liens qui les enchaînent : « It is better, it is right that we should marry each other. We can't help the pain it will give. It is come upon us without our seeking : it is natural » (p. 467). Lorsque tous deux s'enfuient sur la rivière, Stephen remarque que la nature participe à encourager leur union : « See how the tide is carrying us out – away from all those unnatural bonds that we have been trying to make faster around us – and trying in vain » (p. 485).

Si l'amour est, en son cœur, une attirance magnétique, l'argument de Stephen est valide – et les lecteurs du XXI^e siècle y sont sans doute plus réceptifs que les contemporains d'Eliot, qui ont unanimement condamné le personnage de Stephen et le choix de Maggie. Cependant, sa définition des liens naturels est biaisée, incomplète : l'attirance sexuelle co-existe avec d'autres formes d'amour, plus orientées vers la communauté (les liens familiaux, la compassion), et qui ne peuvent simplement être rejetés comme des liens « contre-nature ». Eliot elle-même avait une conscience douloureuse des conflits que pouvaient causer des choix de ce type : ayant choisi de vivre en concubinage avec G.H. Lewes dans les années qui précèdent l'écriture de son roman, elle s'est trouvée, comme son héroïne, rejetée par sa famille proche. Tout injuste que soit cette ostracisation, Eliot est convaincue que les choix sexuels doivent être tempérés par des paramètres moraux. Elle observe, dans une lettre à son éditeur George Smith : « Natural selection is not always good, and depends (see Darwin) on many caprices of very foolish animals¹⁸ ». Dans le cas de son héroïne, le conflit entre instincts amoureux et liens sociaux est dissous, sans pour autant être résolu, dans le déluge final où Maggie trouve la mort. La catastrophe naturelle (qui n'est pas sans rappeler des épisodes bibliques) opère un retour aux origines aquatiques de la vie sur la Terre. C'est aussi, à l'échelle individuelle, un retour à l'enfance pour Maggie qui trouve le pardon dans les bras de son frère. Son *oikos* de choix est celui qui l'a vue naître : la cellule familiale, dont les liens la définissent.

Vers une écologie des liens

Revenons à l'intention à l'origine de cette étude : proposer des contrepoints au roman d'apprentissage canonique (qui tend à privilégier une perspective masculine, urbaine et compétitive), notamment dans le cadre de l'étude de la littérature du XIX^e siècle et de la

17. « That pleading tenor had no very fine qualities as a voice », à comparer avec « Stephen rolled out, with saucy energy [...] and seemed to make all the air of the room alive with a new influence » (MF, p. 435).

18. George Eliot, *Letters*, vol. IV, éd. Gordon Haight, Londres, Yale University Press, 1954, p. 337.

valorisation des humanités environnementales. Que nous apportent les récits de Sand et d'Eliot ? L'un des grands mérites de ces deux romans est de ne pas faire de la représentation de la nature une thématique artificiellement séparée des affaires humaines, mais de la coupler à d'autres notions au centre de nos débats actuels. Ainsi, il sera intéressant de réfléchir à l'idée de nature en association avec les représentations de genre. On pourra par exemple se demander dans quelle mesure la proximité des héroïnes avec le monde naturel est à la fois associée à leur identité féminine et à une intrépidité plus conventionnellement associée, du moins au XIX^e siècle, à l'apprentissage masculin. Par ailleurs, partant du constat que la réussite sociale des personnages n'est pas mesurée en termes de prestige ou de gains financiers, on pourra s'interroger sur le regard que portent nos aïeules sur les milieux ruraux et modestes qu'elles dépeignent. Si les familles du Berry décrites par Sand semblent vivre dans une frugalité heureuse aux accents rousseauistes, la relative pauvreté des Tulliver est source de multiples frustrations. Eliot, contrairement à Sand, n'idéalise pas les existences rurales, mais souligne l'importance des conditions matérielles définissant ces vies – il sera judicieux de comparer leurs perspectives, en écho aux discussions actuelles sur la sobriété nécessaire de nos modes de vie. Enfin, chez les deux romancières, l'apprentissage écologique a une composante sociale essentielle. Il ne s'agit pas de célébrer une affinité de l'individu avec un environnement naturel, mais d'étendre la notion d'écologie aux liens humains. En ce sens, la trajectoire modeste de Fadette, celle tragique de Maggie, nous invitent à mettre en perspective la pensée du vivant et les modes de vie, ainsi que les normes morales, des sociétés humaines.

Il est à prévoir que les jeunes lecteurs aient des réserves quant aux parcours de nos deux héroïnes. La dévotion sacrificielle, la mortification féminine ne peuvent être à la base d'une harmonie sociale véritable ou d'une écologie égalitaire. Ces lecteurs pourront regretter, avec raison à mon sens, que Fadette et Maggie s'assagissent considérablement en se conformant aux conventions patriarcales, en apprivoisant leur composante animale. Les conclusions de l'un et l'autre récit œuvrent ainsi dans un sens plus conservateur que le début ne le laissait présager. Ces objections possibles pourraient donner lieu à plusieurs activités en classe : les élèves pourraient par exemple imaginer une conclusion alternative à l'un des récits ou discuter de l'importance des liens humains dans la question écologique. Le pari est le suivant : ces deux romans d'apprentissage, retraçant le destin de jeunes filles du milieu du XIX^e siècle, sauront émouvoir, interpeller et nourrir la réflexion des nouvelles générations.

Bibliographie

- BALZAC Honoré de, *Le Père Goriot*, dans *La Comédie humaine*, t. III, éd. Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1976 [1835].
- DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2005.
- ELIOT George, *The Mill on the Floss*, London, Penguin Classics, 2003 [1860].
- *Letters*, éd. Gordon Haight, Londres, Yale University Press, 1954.
- GRIFFIN Susan, *Woman and Nature*, New York, Harper & Row, 1978.

- HAECKEL Ernst, *Générale Morphologie der Organismen*, Berlin, G. Reimer, 1866.
- MATAGNE Patrick, *La naissance de l'écologie*, Paris, Ellipses, 2009.
- MERCHANT Carolyn, *The Death of Nature*, New York, Harper & Row, 1980.
- MONTANDON Alain, « Roman de formation », dans Christine Delory-Momberger (dir.), *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Toulouse, Érès, 2019, p. 150-153.
- PETITIER Paule, *La Pensée sorcière : Michelet 1862*, Paris, CNRS, 2024.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Flammarion, 2008 [1755].
- RUSKIN John, *Sesame and Lilies*, New York, Wiley & Son, 1865.
- SAND George, *La Mare au diable*, Paris, Flammarion, coll. « Libro », 2020 [1846].
- *La Petite Fadette*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2021 [1849].
- *Écrits sur la nature*, éd. P. Scheyder et G. Clément, Paris, Le Pommier, 2022.